

Compte-rendu opéra. Opéra de Lyon, Festival Mémoires, 16-18 mars 2017.

Compte-rendu opéra. Opéra de Lyon, Festival Mémoires : Claudio Monteverdi, L'Incoronazione di Poppea, Josephine Göhmann (Poppea, Drusilla, Virtù), Laura (Nerone), Elli Vallinoja (Ottavia), Aline Kostrewa (Ottone), Paweł Kolodziej (Seneca), André Gass (Arnalta), Katherine Aitken (Fortuna, Valletto), Rocio Pérez (Damigella, Amore), Oliver Johnston (Lucano, Soldato), Pierre Héritier (Littore, Liberto), Brenton Spiteri (Famigliare, Mercurio, Soldato), James Hall (Famigliare), Aaron O'Hare (Famigliare), Klaus Michaël Gruber (mise en scène), Ellen Hammer (réalisation de la mise en scène), Gilles Aillaud (décors), Bernard Michel (recréation des décors), Rudy Sabounghi (costumes), Jean-Paul Fouchécourt (directeur artistique du Studio), Les Nouveaux Caractères, Sébastien d'Hérin (direction) ; Richard Strauss, Elektra, Lioba Braun (Clytemnestre), Elena Pankratova (Elektra), Katrin Klappusch (Chrysothémis), Thomas Piffka (Egisthe), Christof Fischesser (Oreste), Bernd Hofmann (le précepteur d'Oreste), Pascale Obrecht (la confidente de Clytemnestre), Marie Cognard (la porteuse de traine), Patrick Grahl (un Jeune serviteur), Paul-Henry Vila (un Vieux Serviteur), Christina Nilsson (La surveillante), Ruth Berghaus (mise en scène), Hans Dieter Schaal (décors), Marie-Luise Strandt (costumes), Ulrich Niepel (lumières), Katharina Lang (réalisation de la mise en scène), Philipp White (chef des chœurs), Orchestre, Chœurs et Studio de l'Opéra de Lyon, Hartmun Haenchen (direction) ; Richard Wagner, Tristan und Isolde, Daniel Kirch (Tristan), Ann Petersen (Isolde), Christof Fischesser (Marke), Alejandro Marco-Buhrmester (Kurwenal), Thomas Piffka (Melot), Ève-Maud Hubeaux (Brangäne), Patrick Grahl (un Jeune Matelot, un Berger), Paolo Stupenego (un timonier), Heiner Müller (mise en

scène), Erich Wonder (décors), Yohji Yamamoto (costumes), Manfred Voss (lumières), Stephan Suschke (réalisation de la mise en scène), Kaspar Glaner (re-crédation des décors), Ulrich Niepel (re-crédation des lumières), Philipp White (chef des chœurs), Orchestre et Chœurs de l'Opéra de Lyon, Hartmut Haenchen (direction), 16-18 mars 2017.

Deutsche Qualität



En consacrant son Festival annuel à la thématique mémorielle, Serge Dorny a voulu rendre hommage à trois productions marquantes de l'art lyrique du XXe siècle, trois lectures allemandes de trois chefs-d'œuvre absolus que sont le Couronnement de Poppée, dans la

vision de Klaus-Michael Grüber, Elektra dans celle de Ruth Berghaus, et le Tristan dans celle Heiner Müller, dont ce fut la seule incursion dans le domaine de l'opéra. Mais la mémoire ne signifie pas ici simple reprise. La disparition des maîtres d'œuvre a poussé leurs assistants ou collaborateurs à recréer le plus fidèlement possible (décors, costumes, direction d'acteurs) leur lecture. La recréation fait ici figure d'œuvre palimpseste : la vision contemporaine, les chefs et les chanteurs qui ne sont plus les mêmes, produisent une image autre et en même temps évoquent celle de l'origine : une exacte définition de la mémoire qui est projection d'un passé vers le présent, et que cristallise un art par définition fugace et éphémère qu'est le théâtre, qu'il soit musical ou non.

Figures de l'Antique

Créé au Festival d'Aix-en-Provence à l'été 1999, la production mémorable de Klaus-Michaël Grüber était dirigée par Marc Minkowski, et comprenait, pour incarner les sulfureux personnages imaginés par Busenello, Anne-Sophie von Otter, Mireille Delunsch, Sylvie Brunet ou encore Jean-Paul Fouchécourt. Un dvd en a gardé la trace, mais il ne s'agit pas ici de jouer au jeu futile des comparaisons. L'on a bien affaire à une recreation qui s'inscrit certes dans une filiation, mais parce que les interprètes et le chef sont différents, et que le temps a passé, il faut autant que faire se peut, et paradoxalement, la juger avec les yeux neufs du néophyte. Et cela fonctionne très bien.

Passons sur les coupures, voulues à l'époque par le metteur en scène en concertation avec le chef (tout le rôle de la Nutrice, exit aussi la scène du Couronnement...), évidemment reprises dans la production lyonnaise. Le bonheur est malgré tout intact de retrouver la beauté de la scénographie qui restitue une Rome fantasmée et réaliste à la fois : les parois rouge pompéien plus intense que le carmin de la maison des Faunes, les citronniers des jardins de Poppée ou l'allée des cyprès qui traverse la scène. Grüber voulait une dramaturgie de l'épure et de la suggestion pour mieux renforcer l'extraordinaire force érotique du livret – telle qu'elle apparaît notamment dans les nombreux duos entre les deux protagonistes, mais aussi dans l'incroyable scène « orgiaque » entre Néron et Lucain. Confier les rôles à de jeunes chanteurs (issus du Studio Opéra de Lyon excellemment dirigé par Jean-Paul Fouchécourt) s'avère un pari aussi ingénieux que parfaitement réussi, les interprètes se rapprochant ainsi (à l'exception certes de Sénèque) de l'âge de leur personnage. On louera en particulier la vaillance de Néron, la clarté du timbre de la mezzo de Laura Zigmantaitė fait merveille, même si parfois elle peine à se distinguer de Josefine Göhmann, Poppée ductile et ondulante, dansant plus qu'elle ne joue.

Mais après tout, il s'agit bien d'un couple fusionnel, réuni dans une extase contenue par le célèbre duo final. Le Sénèque de Pawel Kolodziej est hiératique à souhait et oppose au physique juvénile un timbre dramatiquement crédible. La rhétorique du contraste, propre à l'opéra vénitien, trouve une idéale confirmation dans la confrontation entre l'Othon d'Aline Kostrewa, timbre grave et idéalement androgyne, l'Ottavia délicieusement pathétique d'Elli Vallinoja, et surtout l'Arnalta d'André Gass, plus virevoltante que jamais, aussi outrancière que touchante (dans sa berceuse notamment), clone d'un Jean-Paul Fouchécourt dont il se démarque aussi bien par le physique que par la voix. Les autres rôles sont fort bien tenus, tous brillent par leur élocution impeccable. Petite déception en revanche du côté de l'orchestre et de la direction peu nuancée de Sébastien d'Hérin. Les sonorités sensuelles des Nouveaux Caractères semblent parfois en porte-à-faux avec l'urgence dramatique des interprètes, comme si une vraie complicité peinait à s'installer entre la fosse et la scène.

Elektrisant

Recréation de la production de Dresde de 1986, là même où cet opéra bref et d'une rare intensité fut créé en 1909, Elektra a quelque chose d'inhumain et on n'en sort jamais totalement indemne. Si Salomé est l'opéra de la luxure, Elektra est celui de la vengeance. Et en un peu plus d'une heure trente, le spectateur est littéralement happé par la force de la musique et la puissance du verbe ciselé de Hofmannsthal. L'exiguïté de la fosse avait contraint le metteur en scène Ruth Berghaus à placer l'immense orchestre de cent musiciens sur la scène même, indiquant par là l'étroite implication de la phalange dans le déroulement de la tragédie. Pour décor une immense structure blanche à trois niveaux, veillée sur le côté gauche par une figure antique, tandis qu'une sorte de cellule-tour de guet avec plongeoir, qui est celui d'Elektra, occupe le second

étage où se dérouleront la plupart des échanges entre les personnages. La tonalité monochrome, avec cependant un jeu subtil des couleurs (le cyclorama convexe devenant rouge intense au moment du meurtre de Clytemnestre), suggère ainsi un glaçant palais des Atrides qui semble faire écho à la situation tout aussi « froide » de la RDA, quelques années avant la chute du mur.

Pour incarner le rôle-titre de cette partition hors-normes, Elena Pankratova relève largement le défi. Un timbre remarquablement projeté, jamais pris en défaut, même si le metteur en scène trahit les indications du livret et ne la fait pas danser. Lioba Braun est une Clytemnestre tout aussi vaillante, qui parfois se confond avec la voix de la fille, insuffisamment différenciée. Katrin Kapplusch campe une Chrysotémis à la fois noble et émouvante dans son désir de maternité, comme dans celui de fuir la noirceur de la tragédie qui se prépare, où l'urgence des événements est renforcée par le respect strict de l'unité de temps voulu par le librettiste. Noblesse du chant et vaillance caractérisent également l'Oreste de Christof Fischesser et l'Egisthe de Thomas Piffka, ce dernier peinant toutefois un peu plus à se faire entendre dans le registre plus aigu. Les autres intervenants, tous issus du Studio Opéra, sont remarquables. La lecture d'Hartmut Haenchen, qui avait déjà dirigé cette production à sa création en 1986, à la tête de l'Orchestre de l'Opéra de Lyon, est d'une redoutable précision et d'une impeccable lisibilité. Le dispositif particulier des musiciens sur scène ne trouble jamais l'équilibre avec les voix et c'est une gageure que le chef, ainsi que les chœurs, comme toujours admirablement préparés par Philipp White, remportent haut la main. Une soirée vraiment mémorable.

Intemporel Tristan

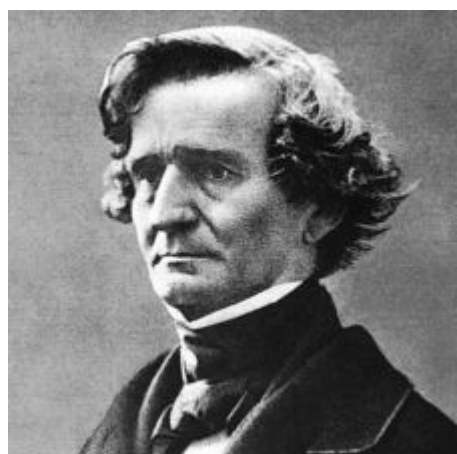
Unique incursion du grand dramaturge Heiner Müller dans le domaine de l'opéra, sa vision de Tristan, qui fit les délices

des Festivaliers de Bayreuth de 1993 à 1999, semble n'avoir pas pris une ride. La sobriété des décors aux couleurs pastel, que l'on dirait inspirés de toiles de Morandi ou de Casorati, la beauté des costumes de Yohji Yamamoto, la sobriété du jeu des interprètes, sont reconstitués dans les moindres détails, jusque dans le grain particulier de l'éclairage admirable de Manfred Voss, par son assistant, Stephan Suschke. Un simple voile blanc au premier acte, au sein d'espaces carrés éclairés par de subtils jeux de lumière aux tonalités cuivrées, le chromatisme bleu sombre du second acte centré sur la déchirante étreinte des amants, et les gravats qui jonchent le sol au dernier acte, à la tonalité sombre, grisâtre, troublée par la seule blancheur laiteuse d'Isolde, tout est mis au service du texte et de la musique. Et c'est ce projet d'une cohérence sans faille qui permet à cette superbe production de transcender l'époque de sa création. Mais la recreation n'est justement pas une simple restitution conservatrice, et la force de cette lecture, c'est qu'elle joue subtilement sur les méandres de la mémoire que porte intrinsèquement l'œuvre pour mieux en révéler la force dramatique.

La distribution réunie pour cette occasion exceptionnelle tient toutes ses promesses, jusque dans les rôles secondaires. Pourtant annoncée souffrante le soir de la première, Ann Petersen incarne une prodigieuse Isolde, frémissante d'émotion. La voix, excellemment projetée, ne semble pas du tout trahir une quelconque faiblesse et son « Mild und leise » est en tous points bouleversant. Plus en retrait, surtout lors des deux premiers actes, le Tristan de Daniel Kirch n'est pas indigne et donne toute la mesure de son talent lors du dernier acte, dans le paysage halluciné et dévasté où trône un fauteuil recouvert d'une bâche grisâtre. Eve-Maud Hubeaux est une Brangäne puissante, au timbre clair, fort bien articulé, tout comme le Kurwenal remarquable d'Alejandro Marco-Buhrmeister, lui aussi annoncé souffrant, et tirant parfaitement son épingle du jeu, grâce à la beauté de son timbre dont les spectateurs lyonnais avaient pu se rendre compte en 2008. Christof Fischesser, dans le rôle du roi, se

révèle autrement plus convaincant que dans Elektra, tout en noblesse et en gravité. Une mention également pour le Melot de Tomas Piffka, ténor racé, également plus à son aise que dans Elektra. Dans la fosse, Hartmut Haenchen dirige avec une grande précision, même si on pouvait attendre plus de mordant dans l'ouverture et le fameux « accord », un peu trop doucereux à notre goût, mais celui du troisième acte se révèle ensorcelant jusqu'à la résolution finale. Une autre soirée à marquer d'une pierre blanche.

Compte-rendu, Opéra. Paris, Palais Garnier, le 24 mars 2017. Berlioz : Béatrice et Bénédict. D'Oustrac / Appleby. Philippe Jordan



Compte-rendu, Opéra. Paris, Palais Garnier, le 24 mars 2017. Berlioz : Béatrice et Bénédict. Stéphanie d'Oustrac/Paul Appleby. Stephen Taylor (mise en espace). Philippe Jordan (direction musicale). Aujourd'hui mal aimé parmi les œuvres lyriques de Berlioz – bien qu'il ait connu un triomphe lors de sa création à Baden-

Baden en 1862, Béatrice et Bénédict apparaît comme une tentative de concilier le rêve italien de Shakespeare, dans Beaucoup de bruit pour rien (dont le livret est tiré), et l'opéra-comique français. Avec cet ouvrage, Berlioz semble

n'avoir d'autres soucis que de s'amuser ouvertement et d'émouvoir discrètement. Car, au-delà de l'héritage de Weber et de Boieldieu, assimilé à son langage propre, le compositeur français offre une partition étincelante où alternent l'humour et la poésie, le charme tendre et la vivacité. Et pour rendre plus vivante, justement, cette version de concert, on a demandé à **Stephen Taylor** de mettre en espace le spectacle – ou plus exactement de coordonner les déplacements sur scène des différents interprètes. Heureuse idée – d'autant que la réalisation est réussie – qui permet aux chanteurs de déployer leur énergie et faire valoir leurs dons de comédiens. Moins réussie, en revanche, celle d'avoir confié à deux acteurs le soin de déclamer les récitatifs des deux personnages principaux (et des passages de la pièce de Shakespeare) : cela complique inutilement l'intrigue et ralentit le rythme de la soirée.

Stéphanie d'Oustrac campe un pulpeuse amazone face au Bénédict narquois et fanfaron du ténor américain **Paul Appleby** (pour Stanislas de Barbeyrac initialement annoncé). Elle prête à Béatrice la riche étoffe de son ample mezzo, son personnage a du panache et de la drôlerie, mais sous l'arrogance, elle laisse transparaître la vulnérabilité et le frémissement de sa passion retenue : elle se montre ainsi pleine d'émotion dans son solo du deuxième acte, où elle évoque la naissance de l'amour. Dans le duo final, sa voix sombre fait à nouveau merveille, tandis qu'Appleby, très à l'aise en scène, lui donne la réplique avec l'insolence et le charme qui conviennent ; style impeccable, phrasé nuancé, demi-teintes subtiles, une certaine vaillance dans le dernier air... Très différent, le duo nocturne que chantent Héro et Ursule dans la « nuit paisible » est empreint d'une bouleversante mélancolie, que **Sabine Devieille** – avec sa voix éthérée – et **Aude Extrémo** – avec un timbre proche du contralto – traduisent avec ferveur, offrant un moment de pur ravissement. On regrette que le rôle de Claudio ait été sacrifié par Berlioz, car **Florian Sempey** lui prête sa voix de bronze et son panache coutumier.

Interprétant le personnage (qui n'existe pas dans Beaucoup de bruit pour rien) du maître de chapelle Somarone, la basse française **Laurent Naouri** fait preuve de beaucoup d'humour quand il dirige les choristes pour son ridicule épithalame. Ces derniers, ceux bien sûr de l'Opéra de Paris, s'avèrent tout aussi à l'aise dans la truculente scène du banquet qu'au début quand ils célèbrent le retour des vainqueurs. L'excellent **François Lis** (Don Pedro) et le comédien **Didier Sandre** (rôle parlé de Léonato) complète avec brio cette distribution réunissant la fine fleur du chant français.



Vive sans précipitations, légère et ferme, **la direction de Philippe Jordan séduit dès les premières mesures** d'une ouverture jamais bruyante malgré les éclats de cuivres, soutenant la ligne mélodique au-dessus des incises thématiques qui tentent toujours de l'éparpiller. C'est affaire d'équilibres et de dosages subtils entre les pupitres, et l'on cherche en vain un moment où les musiciens de l'Orchestre de l'Opéra national de Paris ne donnent pas à leur directeur musical tout ce qu'il peut attendre de cette lumineuse partition. Il faut espérer que le succès remporté par la soirée incitera l'Opéra de Paris à proposer ultérieurement une version scénique de l'ouvrage...

Compte-rendu, Opéra. Paris, Palais Garnier, le 24 mars 2017.
Berlioz : Béatrice et Bénédict. Avec Stéphanie d'Oustrac (Béatrice), Paul Appleby (Bénédict), Sabine Devieilhe (Héro),

Aude Extrémo (Ursule), Florian Sempey (Claudio), François Lis (Don Pedro), Laurent Naouri (Somarone), Didier Sandre (Léonato). Orchestre et cœurs de l'Opéra national de Paris. Philippe Jordan (direction musicale). Stephen Taylor (mise en espace).

CD, compte-rendu critique. MAHLER : Das lied von der Erde / Le chant de la Terre. Wiener Philharmoniker. Jonas Kaufmann, ténor. Jonathan Nott, direction (1 cd SONY classical)



CD, compte-rendu critique.
MAHLER : Das lied von der
Erde / Le chant de la Terre.
Wiener Philharmoniker. Jonas
Kaufmann, ténor. Jonathan
Nott, direction (1 cd SONY
classical). Incroyable
gageure pourtant préparée
depuis des décennies car il
avait à coeur de réaliser ce
marathon lyrique et
symphonique depuis son
adolescence : Jonas Kaufmann

chante l'intégralité des lieder du Chant de la Terre, bouleversante fresque lyrique et orchestrale de Gustav Mahler, composée en une période très éprouvante pour la compositeur juif du début du XXè – le plus grand symphoniste germanique alors avec Richard Strauss. En témoignent les poèmes déchirants sur l'existence et la condition humaine que Mahler met en musique avec une frénésie extatique, à la fois symboliste et expressionniste ; partition majeure d'un auteur qui a perdu sa fille, apprend qu'il est viré de ses fonctions comme directeur de l'Opéra de Vienne (alors qu'il y menait une réforme inouïe, tant en terme de répertoire que de conditions nouvelles pour assister aux concerts symphoniques et aux opéras...), c'est aussi l'époque où Mahler, condamné, apprend qu'il est atteint d'un mal incurable aux poumons.

chantre de l'âme humaine , diseur halluciné, chanteur poète
d'une irrésistible vérité

JONAS KAUFMANN sublime le Chant de la Terre de Mahler



La partition est parcourue de doutes et d'inquiétudes : ceux d'un homme usé, en proie aux visions du gouffre profond car Mahler est malade, atteint, physiquement démuni quasiment au fond du désespoir. Au moment de la composition de sa 9è Symphonie (avec voix) soit à

l'été 1908, isolé, solitaire, dans son cabanon de Toblach, obligé aux marches lentes, – un comble pour ce grand marcheur, il a le temps de réfléchir à sa condition misérable : dépression terrifiante, crise personnelle et sentiment d'une insondable douleur, en liaison avec l'échec de son couple avec la très volage Alma, adoucies cependant par le réconfort d'une musique d'une douceur maternelle. Ici les éclairs éperdus voisinent avec des accents de pur lyrisme halluciné... L'écart des émotions est d'une infinie diversité, au diapason d'une âme foudroyée.

Viscéralement autobiographique, l'écriture joue des nuances symbolistes, impressionnistes, expressionniste... éléments fascinants de ce creuset magique qui compose l'attrait d'une imagination symphonique aussi exceptionnelle que peut l'être à la même époque celle de son confrère Richard Strauss. Ses partisans soulignent la sincérité d'un langage bouleversant. Ses détracteurs fustigent plutôt la vulgarité d'une écriture qui s'autoproclame en martyr du XX^e.

Doué d'une articulation inouïe, c'est à dire naturellement caractérisée, harmonieusement riche, le ténor Jonas Kaufmann parvient d'une seule voix à rompre la monotonie annoncée, - soit la couleur linéaire d'une voix unique. L'illustre ténor compense la présence plus familière dans le cycle, des deux voix, masculine et féminine, si différenciées. Et qui apportent la vérité propre de chaque timbre. Ici pourtant... comme un monologue d'une infinie variété de sentiments, ... même étonnantes couleurs, même palette expressive d'une intensité stupéfiante. Le ténor munichois exprime cette désespérante lyre, ponctuée d'accalmies profondes et fugaces (plage 2 : poésie élégante et introspective en lien avec les images des poèmes chinois originels). S'il s'agit bien de poésie chinoise, rien d'oriental, cependant dans le traitement musical, dans cette succession de confessions intimes et hallucinées.



Même le dernier hymne (sublime chant de la fin, du renoncement, de l'anéantissement assumé et conscient : « *Der Abschied* », *L'adieu*) où se fondent l'un à l'autre, et le temple de la nature et les aspiration de l'homme en témoin démun, cite il est vrai la flûte du poète extrême-oriental ; mais ce qui inspire manifestement Mahler, c'est la justesse de l'évocation naturaliste ; car entre tentative panthéiste et assimilation de l'être au milieu pastoral suscitée, paysage naturel et paysage mental ne font qu'un ici. Et l'orchestre, scintillant, perlé, magnifiquement orfévré par la direction pointilliste et chambriste de Jonathan Nott accentue la résonance climatique aux paroles du narrateur-acteur.

Symphonie avec voix, le dernier poème musical "L'adieu" fouille ainsi les tréfonds de l'âme atteinte, en quête de reconnaissance comme de structuration intime. Il n'est guère que Dvorak dans son *Stabat Mater* qui atteint une telle gravité à la fois sincère et lugubre ; d'autant plus bouleversante que le chant de Kaufmann du début à la fin, sait rester jusqu'à la

dernière mesure, d'une simplicité allusive, littéralement prodigieuse.

Jamais démonstratif ni outré au diapason de la clarinette grave, de la harpe, puis porté véritablement par les ailes angélique de la flûte, ici pilote thuriféraire au chanteur-diseur, le chant désespéré traverse les enfers, atteint les limbes salvatrices, trouve les ressources de sa propre sublimation. Le cheminement des ténèbres vers l'éclat d'un paradis musicalement tangible peut se réaliser grâce au ténor qui n'a jamais été aussi juste et vrai ni mieux inspiré que dans ce cycle superlatif. A la fois enivré et désespéré, halluciné et hypnotique, Jonas Kaufmann nous ensorcèle par l'humanité de son chant maîtrisé. **BOULEVERSANT. Clic de Classiquenews d'avril 2017.** [LIRE aussi notre annonce du cd Jonas Kaufmann chante seul le Chant de la Terre / Das Lied von der Erde de Gustav Mahler \(Sony classical\)](#)



CD événement, annonce. Jonas Kaufmann chante les 6 lieder du Chant de la Terre (Der lied von der Erde) / Wiener Philharmoniker. Jonas Kaufmann, ténor. Jonathan Nott, direction – 1 cd Sony classical (Vienne, juin 2016) – CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2017.

CD, compte rendu critique.

PUCCINI : TOSCA (1963). Leontyne Price (Karajan, 2 cd DECCA)

CD, compte rendu critique.

PUCCINI : TOSCA (1963). Leontyne

Price (Karajan, 2 cd

DECCA). TOSCA, Puccini :

Leontyne Price (Karajan, 1963).

En 1963, à 32 ans, **Leontyne**

Price, soprano légendaire par

son timbre incandescent, idéal

dans le portrait d'amoureuse

passionnée qu'est la chanteuse

Flora Tosca, a soufflé en

février 2017, ses...90 ans. Pour célébrer son anniversaire,

Decca réédite en son remastérisé la légendaire Tosca de

Karajan, à l'esthétique soignée qui comprend entre autres

cette spatialisation particulière de l'enregistrement : une

conception déjà cinématographique avec plans étagés, conçu par

le producteur le plus important de la firme Decca, **John**

Cushaw, (photo ci dessous) celui-là même qui pilotera bientôt

en 1965, la première tétralogie de Wagner en stéréo avec Sir

Georg Solti (une « première » mondiale devenue elle aussi

légendaire). Le traitement particulier du son orchestral, à la

fois détaillé et d'un rare souffle épique, révèle tout ce

travail de la nuance et de la couleur ouvragé par un Karajan

orfèvre. D'autant qu'ici, les instrumentistes du

Philharmonique de Vienne font crépiter et palpiter une

partition déjà picturale et... cinématographique. Le velours

embrasé de Price subjugué ; le timbre de Di Stefano (Mario)

comme celui Corena (le Sacristain au I) ne sont pas aussi

clairs et vocalement souples que la diva noire mais ici, le

maître mot est « vérité », et surtout « théâtre », ce qui ne



veut pas dire « pathos », loin de là. Les coups de (vrai) canon, les cloches (véritables elle aussi : pas de clochettes évocatrices sorties de la fosse en pendeloques), le chant du berger d'une inspiration climatique... restituent l'arrière plan



historique et social de la tragédie de Tosca et Mario ; les deux artistes idéalistes bonapartistes, sont bien les victimes de la machine sadique d'un préfet royaliste trop zélé et animé par la haine et la jalousie (très correct Giuseppe Taddei, à la fois carnassier et brutal, au II, dans sa

confrontation bestiale avec la belle et pieuse amoureuse). L'orchestre fourmille et scintille dans un écrin sonore spatialisé d'une ampleur réjouissante, que le son remastérisé (24 bit / 96 khz), et ici en bluray High Fidelity pure audio, magnifie encore. Pourquoi n'enregistre t on plus d'opéra avec cette qualité spatiale et ce sens du détail qui sculpte chaque timbre instrumental. La réédition s'impose, magistrale. Plus de 50 ans après la réalisation de cet enregistrement viennois. Un must absolu et évidemment un « **CLIC** » de **CLASIQUENEWS** de mars 2017.



CD, compte rendu critique. PUCCINI : TOSCA (1963). Leontyne Price, Giuseppe di Stephano, Giuseppe Taddei... Wiener Philharmoniker. Herbert von Karajan, direction. 2 cd DECCA 4831486 + 1 blu ray réédition remastérisé 24 bit – 96 khz. CLIC de CLASSIQUENEWS

de mars 2017.

Nouvelle Calisto à Strasbourg et Mulhouse

OPERA DU RHIN. CAVALLI : **La Calisto**. Du 26 avril au 14 mai 2017. Venise invente dès 1637, l'opéra public : un spectacle total qui aime à mêler les genres tragiques, héroïques, pathétiques, comique surtout, souvent dans un effectif instrumental réduit qui permet au texte d'être articulé, projeté, habité. Véritable théâtre en musique (dramma in musica), le genre inventé à Florence trente années auparavant, a gagné en puissance dramatique, en diversité formelle, en justesse et profondeur psychologique. Dans les années 1640, Monteverdi saisit par sa sensualité et son expressivité. Dans sa suite, Cavalli ajoute l'ivresse et la frénésie de situations riches et délirantes qui cultivent les quiproquos et les travestissements, mêlant aussi impertinence et tragédie. Jamais l'opéra baroque ne fut plus riche et flamboyant : **La Calisto (1651, Sant Appollinare)** appartient à un cycle d'opéras particulièrement réussis où la séduction formelle sert l'acuité d'un discours d'une justesse et d'une vérité profondes. La production superlative réalisée par Herbert Wernicke (1993), à l'époque dirigée par René Jacobs, (présentée en France, – après Bruxelles, à Lyon, jamais proposée à Paris) avait démontrer le génie de Cavalli en maître du théâtre des passions humaines.



F. CALETTI, detto IL CAVALLI

Venise, 1651

L'Opéra national du Rhin a donc bien raison d'afficher un drame fort et féérique qui est aussi un spectacle d'une rare sensualité. A travers la séduction qu'opère Jupiter auprès de la nymphe Calisto, Cavali et son librettiste propose un catalogue des états amoureux et du désir : amour charnel (Jupitérien), amour chaste (celui de Diane), amour heureux, amour malheureux, amour joyeux, amour languissant, amour loyal, amour perfide, conjugal (Juno), et même l'amour homosexuel, car Jupiter se déguise en femme divine, Diane, pour abuser de Calisto.



Inspirée des Métamorphoses d'Ovide, l'histoire de la nymphe Calisto, transformée en ourse par Junon jalouse et haineuse, puis élevée au rang de constellation par Jupiter coupable... croise le chemin de personnages moins prestigieux mais tout aussi émouvants : le berger Endymion (aux airs et lamenti parmiles plus développés de l'opéra), du dieu Pan, de Mercure, de la vieille nymphe Lymphée qui veut enfin connaître un homme, du petit Satyre lubrique... La comédie vénitienne telle qu'elle paraît sur la scène lyrique au XVII^e annonce déjà par sa richesse et ses contrastes aussi déchirants que mordants, la Comédie de Balzac. Cavalli n'a pas la lame incisive, au scalpel du Français – fin analyste des rouages pervers de notre société, mais Venise a le goût de la satire et de la parodie, de la tragédie et du comique bouffon dont il fait une fresque irrésistible, en particulier dans Calisto.

[Nouvelle production](#)

[Francesco Cavalli : La Calisto](#)

Dramma per musica en trois actes avec prologue

Livret de Giovanni Faustini

Créé au Théâtre San Apollinare de Venise, le 28 novembre 1651

Direction musicale : Christophe Rousset

Mise en scène : Mariame Clément

La Calisto: Elena Tsallagova
Eternità Diana: Vivica Genaux
Giove: Giovanni Battista Parodi
Mercurio: Nikolay Borchev
Endimione: Filippo Mineccia
Destino, Giunone: Raffaella Milanese
Linfea: Guy de Mey
Satirino: Vasily Khoroshev
Natura, Pane: Lawrence Olsworth-Peter
Silvano: Jaroslaw Kitala
2 Furies: Tatiana Zolotikova, Yasmina Favre

Les T. Lyriques

Durée totale du spectacle : 3h00 environ
Entracte après l'Acte II

STRASBOURG, Opéra

me 26 avril, 20h
ve 28 avril, 20h
di 30 avril, 15h
ma 2 mai, 20h
je 4 mai, 20h

MULHOUSE, La Sinne

ve 12 mai, 20 h
di 14 mai, 15 h

RESERVEZ VOTRE PLACE

<http://www.operanationaldurhin.eu/opera-2016-2017-la-calisto-opera-national-du-rhin.html>

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 15 mars 2017. Tchaïkovski : Jeanne d'Arc / Bolchoï. Tugan Sokhiev, direction.

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 15 mars 2017. Tchaïkovski : Jeanne d'Arc. Version de concert. Orchestre et Chœur du Théâtre Bolchoï de Russie. Tugan Sokhiev, direction. C'est à plus d'un titre que les Grands Interprètes peuvent s'enorgueillir d'avoir proposé une soirée d'une ampleur inhabituelle. Sur bien des plans, il s'agit d'un événement exceptionnel, probable joyaux de la saison toulousaine. Tout d'abord l'œuvre choisie est d'une beauté totale, véritable chef-d'œuvre mésestimé de Tchaïkovski qui s'y révèle à l'aise dans tous les styles et qui développe dans cette partition un art infini.



Splendeur du Bolchoï à Toulouse

Cet Opéra est si rare car il est d'une grande difficulté. Le public français tout particulièrement a du mal à accepter les libertés prises par Schiller dont la pièce est à l'origine du livret. Pourtant le fait de donner à Jeanne plus que ce que la figure nationale a réquisitionné n'a rien d'invraisemblable et donne une dimension cornélienne à Jeanne. Cet ouvrage de belle ampleur nécessite un chœur vaillant ; le rôle-titre est écrasant et l'orchestre a des pages symphoniques qui dans une fosse sonnent à l'étroit. La solution de la version de concert est musicalement idéale pour un ouvrage de cette ampleur. Mieux vaut une version de concert avec un engagement dramatique totale qu'une misère visuelle.

L'évènement d'entendre un ouvrage de grande valeur et rarissime a été porté par l'équipe du Bolchoï ce qui était une première à Toulouse. Seul Genève et Zurich ont été concernés par cette tournée et Paris a pu déguster à la Philharmonie cette magnifique Jeanne d'Arc. Il est certain que les forces du Bolchoï sous la direction si inspirée de son chef Tugan Sokhiev, ne vont pas tarder à conquérir le monde entier.

La puissance de cet orchestre est très impressionnante. Les violons sont athlétiques et capables de grande délicatesse dans un son d'une plénitude rare. Les violoncelles ont une chaleur d'une grande profondeur. Les bois ont une fraîcheur plaisante avec une flûte à faire pâlir d'envie tout orchestre. Quelle sonorité impériale et quelle subtilité de nuances ! Hautbois et clarinettes ont une forte présence et une sacrée personnalité. Dans l'ouverture, le passage bucolique évoque une forêt profonde, pleine de vie. Les interventions déterminantes de la harpe sont d'une noblesse remplie de plénitude. Les cuivres sont puissants et l'orchestration de

Tchaïkovski leur demande des prouesses.

Les chœurs du Bolchoï sont très impliqués. Les scènes de foules sont hallucinantes de présence et les anges, surnaturels de beauté. Le pupitre des basses avec une présence capitale contient des timbres d'une profondeur splendide, octaviant certains accords de manière spectaculaire.

La distribution vocale est russophone ; elle fait honneur à cette exceptionnelle école de chant. Tous sont excellents mais c'est **la Jeanne d'Anna Smirnova qui subjugué**. Voix de mezzo splendide, claire, fruitée et puissante capable de nuances et de colorisations des plus dramatiques. Elle passe du sublime de ses implorations à une vaillance de chef de guerre sans siller. Les longues phrases lyriques sont développées jusqu'au fond de leur émotion. Dans les finales, elle domine sans soucis. L'Agnès Sorel d'**Anna Nechaeva** a la volupté de timbre et de phrasé requise. Les hommes sont tous splendides de timbre et leur implication dramatique donne beaucoup de vie à leurs interventions qui restent fondamentales mais sans la grandeur du rôle-titre, particulièrement présent.



Il nous reste à évoquer le Grand Vainqueur de la soirée. L'audace n'est pas mince. **Tugan Sokhiev** est chez lui dans cette Halle-aux-Grains depuis 2005. Il a été nommé en 2014 au Bolchoï. Il vient donc en ambassadeur de poids. Mais cela peut aussi

provoquer craintes et jalousies. Pourtant il nécessaire d'accepter qu'un artiste de cette trempe, -qui partout où il passe séduit orchestres, critiques et publics, même si un lien profond existe avec son orchestre de Toulouse-, ne peut s'en contenter. Ecouter et voir son engagement avec les forces du Bolchoï est donc un exercice ambivalent. Pour ma part, il confirme ce sentiment d'avoir la chance de pouvoir suivre l'évolution d'un chef qui deviendra l'un des tous premiers dans un avenir proche. L'aisance avec laquelle il empoigne ce grand opéra à la française, avec un côté meyerbérien, voir wagnérien, et même italien tout en restant si admirable dans les équilibres, reste un grand moment. La direction est comme nous savons, un ballet de tout son corps avec des regards profonds. Les gestes anticipés permettent de comprendre chaque instant de cette partition fleuve. Les récitatifs sont mordants, les moments orchestraux splendides, les grands airs tiennent en des arcs infinis, les grandes fresques chorales sont terrifiantes. Les finales des derniers actes sont sensationnels. Cette conception dramatique si intelligemment menée permet de terminer sur un final d'une puissance, d'une violence incroyable. Tugan Sokhiev sait construire le dernier crescendo pour laisser le public haletant devant le supplice et la mort de Jeanne d'Arc. L'orchestration de Tchaïkovski ose pour terminer son chef d'œuvre des audaces d'écritures particulièrement évocatrices de la cruauté du peuple utilisée par les puissances religieuses et temporelles en assassins associés. Après ce grandiose finale si dramatique le public rend les armes et applaudit à tout rompre une équipe soudée et victorieuse. Tugan Sokhiev offre avec cet opéra si rare un complément de choix aux autres ouvrages lyriques de Tchaïkovski qu'il a déjà dirigés à Toulouse pour le ravissement d'un public conquis.

Le Bolchoï est un géant mondial incontournable et Tugan Sokhiev sait faire la plus belle musique possible avec des forces si difficilement domptables.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 15 mars 2017. Piotr Illytch Tchaïkovski (1840-1903) : Jeanne d'Arc ou la pucelle d'Orléans, opéra en quatre actes et six tableau d'après la tragédie de Friedrich von Schiller ; Version de concert ; Avec : Anna Smirnova, Jeanne d'Arc ; Oleg Dolgov, Le Roi Charles VII ; Bogdan Volkov, Raymond ; Anna Nechaeva, Agnès Sorel ; Andrii Goniukov, Dunois ; Stanislav Trofimov, L'Archevêque ; Petr Migunov, Thibaut d'Arc ; Igor Golovatenko, Lionel ; Nikolay Kazanskiy, Bertrand ; Andrii Kymach, Le Soldat ; Marta Danusevich, L'Ange ; Orchestre et Chœur du Théâtre Bolchoï de Russie ; Tugan Sokhiev, direction. Illustration : © Mat Hennek.

La Seine Musicale, la nouvelle cité musicale de l'Ouest parisien

Hauts de Seine (92). Inauguration de la Seine Musicale, du 18 au 21 avril 2017. C'est l'événement musical de ce printemps

2017, l'inauguration de la nouvelle cité musicale sur la Seine, produite par le Conseil Général des Hauts de Seine (92) : **la Seine musicale**. Dans l'Ouest parisien, situé sur l'île Seguin à Boulogne-Billancourt, le nouvel équipement flambant neuf (35 500 m²) sera inauguré au cours de 4 journées de Portes Ouvertes (du 18 au 21 avril), puis d'une programmation musicale spéciale, le 22 avril 2017. Soit une semaine festive à la découverte du lieu, puis soirée d'accomplissement musical pour tous les publics.

4 JOURS DE PORTES OUVERTES
GRANDE SOIREE INAUGURALE
LA SEINE MUSICALE : LES HAUTS DE
SEINE MISENT TOUT SUR LA MUSIQUE
Cycle inaugural du 18 au 23 avril
2017



Pendant les 4 jours Portes Ouvertes, sont proposés aux visiteurs: concerts, visites du bâtiment, shows cases (avec notamment mardi 18 avril le premier concert de la Maîtrise des Hauts-de-Seine, dirigée par Gaël Darchen ; puis vendredi 21 avril un concert de Bob Dylan).

Le 22 avril, grande affiche inaugurale, le soir : à l'Auditorium, le premier concert d'Insula orchestra, orchestre en résidence dirigé par Laurence Equilbey, propose un programme inédit avec des oeuvres de Mozart, Weber, Beethoven avec des artistes invités tel la soprano Sandrine Piau, le pianiste Bertrand Chamayou, – programme mis en scène par Olivier Fredj et Superbien.

Dans la Grande Seine, The Avenir, héritier de la French touch, mariant les genres, présente son live. Le concert sera suivi des laborantins électro pop The Shoes pour un DJ set qui promet d'électrifier le dance floor de la Seine Musicale.

La Seine Musicale, s'affirme tel le phare de la politique

culturelle du Conseil départemental des Hauts-de-Seine ; le site sur la pointe aval de l'île Seguin, accueille ainsi **un auditorium de 1150** places principalement pour la musique classique, une salle de 4 000 à 6 000 places appelée **la Grande Seine**, un pôle de répétition et d'enregistrement, des lieux de réception destinés aux entreprises, des commerces, un jardin sur le toit de plus de 7 200 m². Outre des équipements culturels destinés à faire rayonner la musique, toutes les musiques à l'attention de tous les publics, la Seine musicale est aussi un nouveau joyau architectural qui devrait devenir par la richesse et la diversité des propositions culturelles, un lieu de vie d'une grande importance, diffusant la nécessité de la culture dans le grand Ouest parisien. Il est à parier que nombre de mélomanes aujourd'hui habitués à rejoindre Paris intramuros pour écouter la musique et vivre leur passion musicale, modifieront leurs habitudes et se rendront désormais sur l'île Seguin, dans l'Ouest de Paris.

Un lieu de vie, une résidence d'artistes. La Seine musicale accueille dès son ouverture plusieurs formations qui y trouveront un lieu pérenne pour approfondir leur travail :

-Insula orchestra, orchestre sur instruments d'époque créé et dirigé par Laurence Equilbey,

la Maîtrise des Hauts-de-Seine, chœur d'enfants de l'Opéra national de Paris, dirigée par Gaël Darchen.

Le contre ténor Philippe Jaroussky y installe son académie destinée à un large public de musiciens.

LE PÔLE D'EXCELLENCE CULTURELLE DE L'OUEST PARISIEN. Jean-Luc Choplin, ex directeur du Châtelet, préside le comité de programmation et de direction artistique de STS événements, la société chargée de l'exploitation du lieu. La Seine Musicale,

comme nouveau pôle culturelle d'excellence, dont l'architecture, a été pensée par Shigeru Ban et Jean de Gastines, incarne la cohérence du projet culturel du Département 92 qui, au travers de la vallée de la culture des Hauts-de-Seine, propose à tous les publics une offre « accessible et exigeante ». Démocratisation, sensibilisation, diversité et ouverture laissent envisager pour demain, une société délibérément culturelle qui a choisi de favoriser la créativité comme nouveau mode du vivre ensemble.

Semaine inaugurale de la Seine Musicale, du 18 au 21 avril 2017. Soirée musicale le 22 avril 2017.

INFORMATIONS ET RESERVATIONS

www.laseinemusicale.com

La Seine Musicale

Ile Seguin

92100 Boulogne-Billancourt



Programme semaine d'ouverture

Du 18 au 21 avril 2017, familles, riverains, élèves de conservatoire et des écoles de musique et professionnels découvrent toutes les facettes de la musique et de l'architecture de la Seine Musicale.

La série d'événements intéresse tous les publics.

MERCREDI 19 AVRIL 2017

14h30 – 18h30

Jeune public et familles

Concert : Pick'O'Rama propose un panorama de tout ce qu'a pu produire la scène musicale anglo-saxonne ces trente dernières années : Pop, hip-hop, électro, rock, garage... (à partir de 6 ans).

- Ateliers participatifs autour de la création sonore en partenariat avec l'Armada productions.

- Visites pour découvrir en famille l'architecture de la Seine Musicale.

Inscriptions : www.hauts-de-seine.fr

VENDREDI 21 AVRIL 2017

20h30

Concert de Bob Dylan en avant-première dans la Grande Seine.

[Réservations : www.laseinemusicale.com](http://www.laseinemusicale.com)

SAMEDI 22 AVRIL 2017

Concert d'inauguration

Inauguration de la Seine Musicale par Patrick Devedjian, Député et Président du Conseil départemental des Hauts-de-Seine.

• 20h

Concert d'Insula Orchestra (direction Laurence Equilbey) à l'Auditorium. Programme surprise avec des oeuvres de Mozart, Weber, Beethoven interprétées par des artistes français tels que la soprano mozartienne Sandrine Piau, le pianiste Bertrand Chamayou, (programme repris le dimanche 23 avril après-midi à 16h).

Réservations : www.laseinemusicale.com

• **21h30**

Concert électro dans la Grande Seine

The Avenir, héritier de la French touch mariant les genres, présentera son live. Le concert est suivi des laborantins electro pop The Shoes pour un DJ set qui électrisera le dance floor de la Seine Musicale !

[Réservations : www.laseinemusicale.com](http://www.laseinemusicale.com)

DIMANCHE 23 AVRIL

16h

Concert d'Insula Orchestra (direction Laurence Equilbey) à l'Auditorium
Deuxième représentation du concert d'inauguration.

[Réservations : www.laseinemusicale.com](http://www.laseinemusicale.com)

Visites architecturales tout au long du week-end par la compagnie Légendes Urbaines. Inscriptions : www.hauts-de-seine.fr /*sous réserve des places disponibles

Et tout au long de la semaine, le Département propose d'autres événements à ses partenaires, aux acteurs culturels du territoire et aux élèves des conservatoires

MARDI 18 AVRIL 2017

Showcases, rencontres professionnelles autour des groupes de musiques actuelles issus des Hauts-de-Seine accompagnés par le Département (dispositif PAPA*) et les structures du Réseau 92 (dispositif Träce**) avec Jahneration / reggae hip hop (victoire du reggae 2017), Dusk Totem / électro-pop (finaliste Ricard live music 2017) et Livingstone / rock.

Visites des studios d'enregistrement et de répétition de la

Seine Musicale.

Concert Maîtrise en Seine par la Maîtrise des Hauts-de-Seine, chœur d'enfants de l'Opéra national de Paris, dirigé par Gaël Darchen.

Dispositif PAPA : Plan d'Accompagnement à la Professionnalisation des Artistes de musiques actuelles du Département

** Dispositif Träce : programme de repérage et d'accompagnement des groupes et musiciens des Hauts-de-Seine du Département



JEUDI 20 AVRIL

Carte blanche aux conservatoires

- Concerts : orchestre de chambre, classes de percussions, chœurs... par des élèves de conservatoire.
 - Scènes ouvertes aux élèves des conservatoires dans les espaces de la Seine Musicale.
 - Répétitions de jeunes de DEMOS (Dispositif d'éducation musicale et orchestrale à vocation sociale)
- Master class de musique de chambre.

VENDREDI 21 AVRIL

Visites de la Seine Musicale en présence des architectes Shigeru Ban et Jean de Gastines.

Plus d'informations sur :

www.laseinemusicale.com

www.hauts-de-seine.fr

ANGERS, Gd Théâtre. Les Noces de Figaro de Caurier et Leiser

ANGERS. Mozart : Le Nozze di Figaro, 5, 7, 9 avril 2017. NOUVELLE PRODUCTION ATTENDUE.

Après un Don Giovanni, âpre et brûlant en son érotisme sans fard, où pointe le mal être solitaire des protagonistes, le duo de metteurs en scène **Patrice Caurier et Moshe Leiser** (auxquels l'on doit tant de réalisations théâtrales si



convaincantes : oui l'opéra c'est aussi surtout du théâtre...) abordent le sommet de la trilogie Mozart et Da Ponte : **Le Nozze di Figaro**. Nouvelle production événement à Nantes et à Angers. Abusant de son droit de cuissage, le comte Almaviva, rongé par la luxure irrépressible, insatiable, harcèle la camériste de son épouse délaissée d'autant, Susanna. Or celle-ci va se marier à Figaro (d'où le titre de l'opéra) : l'opéra commence avec le duo des deux futurs époux que le service pour leurs maîtres sépare... Dans ce labyrinthe des coeurs éprouvés et tentés, chacun doit défendre son intégrité, entre moralité et fidélité, malgré la tentation du désir et de la dangereuse sensualité (l'émotivité fragile du jeune page Chérubin, tout inféodé au démon Eros et désir). Entre morale et marivaudage, éblouit la raison pourtant vacillante du jeune couple Figaro et Suzanna.

Contre la déloyauté et le mensonge du Comte, s'organise la

résistance fraternelle du clan de Susanna auquel se rallie l'espérance de la comtesse répudiée par son mari trop volage. Davantage que le texte de Beaumarchais et son enjeu politique, la musique de Mozart comme aimantée par la verve poétique du livret de Da Ponte exprime la pulsion, et le vertige émotionnel quand le cœur se trouble et la raison vacille.



A Vienne pour Joseph II, Mozart qui vient de composer en 1782, en allemand, *L'Enlèvement au sérail*, sans vraiment convaincre, écrit donc *Les noces de Figaro* en 1785, inspiré par la pièce polémique du français Beaumarchais. C'est

le directeur de théâtre et impresario d'une troupe de comédiens chanteurs, Shikaneder, futur complice de *La Flûte enchantée*, qui propose l'idée du *Mariage de Figaro*. Le livret sera adapté par le poète libertin Da Ponte (poète impérial), rencontré en 1783. Interdite par la censure impériale, la pièce est finalement acceptée par l'Empereur car il s'agira d'en édulcorer les pointes politiques et la satire sociétale, pour en tirer une pure comédie italienne. C'était mal connaître le trouble et l'ambivalence de la musique mozartienne qui signifie au delà des mots et des situations, en renvoyant comme dans le futur *Don Giovanni*, à la solitude profonde des âmes désirantes. Quoi de plus bouleversant par exemple que l'air de la Comtesse *Porgi amor*, ou l'errance inquiète de Barberine ? Jamais une musique n'est allé aussi loin dans l'expression de la sincérité des sentiments... **Les Nozze di Figaro sont créées le 1er mai 1786.**

Les Noces de Figaro de Mozart
Nouvelle production présentée par Angers Nantes
Opéra

Informations
Réservations

4 représentations

ANGERS GRAND THÉÂTRE

mercredi 5, vendredi 7, dimanche 9 avril 2017

en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

Réservations et infos sur le site d'Angers Nantes Opéra / page
Les Noces de Figaro de Mozart par Patrice Caurier et Moshe
Leiser :

<http://www.angers-nantes-opera.com/figaro.html>

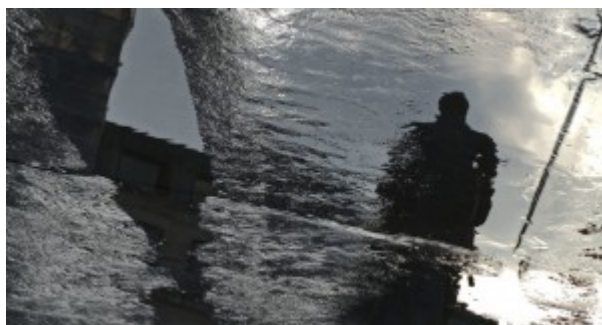
Approfondir

LIRE aussi notre [dossier spécial Les noces de Figaro de Mozart](#)
[/ L'opéra des femmes](#)

<http://www.classiquenews.com/mozart-les-noces-de-figaro-partition-des-lumieres-opera-des-femmes/>

Paris, Palais Garnier. Création lyrique réussie pour Trompe-la-mort de Francesconi

PARIS, Palais Garnier,
Francesconi: Trompe-la-mort,
jusqu'au 5 avril 2017. CREATION
MONDIALE : Trompe-la-Mort de
Luca Francesconi du 16 mars au 5
avril 2017 au Palais Garnier.
Répondant à la commande de



l'Opéra de Paris, Luca Francesconi exprime en musique sa fascination de **la Comédie Humaine** de Balzac. Ecrivain lui-même le livret de son nouvel opéra, en français donc, Francesconi s'intéresse au cynique Vautrin, figure multiple de la duplicité humaine, alias Jacques Collin, alias l'abbé Carlos Herrera, et donc Trompe-la-Mort, comme l'indique le titre de l'ouvrage. Manipulateur et hypnotiseur, il a le génie de la domination et de la manipulation psychologique, repérant immédiatement ses proies, victimes maléables de ses turpitudes : Lucien, Esther, Nucingen...

Le « Machiavel du bain » finira chef de la police. Ce diable incarné sème l'esprit de la haine, de l'exploitation, mais avec une ruse qui vaut intelligence. Son génie est noir, aussi fort que la mort. C'est un Mephistophele, tout dévoué et sincère, pour ceux qui servent ses desseins ignobles. Trompe-la-mort ou la beauté du diable. L'opéra de Francesconi, sur les traces balzaciennes, sublimement inspirées avant Proust, élabore un labyrinthe illusoire qui singe mieux que la nature, la réalité du jeu social. La société est un théâtre, mieux vaut ne pas se prendre dans les filets des diables aux aguets

: Lucien et Esther en paieront le prix le plus cher, sans que jamais, l'ordre de ce théâtre social ne soit inquiété, troublé, remis en question. Ici, toute illusion est perdue. Le nouvel opéra de Luca Francesconi, outre sa parure formelle, ne serait-il pas un poil à gratter, un aiguillon dénonçant la barbarie ordinaire de nos sociétés au bord de l'implosion ?

[Luca Francesconi : Trompe-la-mort](#)
[PARIS, Palais Garnier](#)
[du 16 mars au 5 avril 2017](#)

OPÉRA EN DEUX ACTES, création mondiale, mars 2017

MUSIQUE ET LIVRET : Luca Francesconi (1956)

D'APRÈS Honoré de Balzac

DIRECTION MUSICALE : Susanna Mälkki

MISE EN SCÈNE : Guy Cassiers

Orchestre et Chœurs de l'Opéra national de Paris

[RESERVEZ VOTRE PLACE, + D'INFOS](#)
[sur le site de l'Opéra national de paris, Palais Garnier](#)

Distribution :

JACQUES COLLIN / CARLOS HERRERA / TROMPE-LA-MORT

Laurent Naouri

ESTHER

Julie Fuchs

LUCIEN DE RUBEMPRÉ

Cyrille Dubois

LE BARON DE NUCINGEN

Marc Labonnette

ASIE

Ildikó Komlósi

EUGÈNE DE RASTIGNAC

Philippe Talbot

LA COMTESSE DE SÉRIZY

Béatrice Uria-Monzon

CLOTILDE DE GRANDLIEU

Chiara Skerath

LE MARQUIS DE GRANVILLE

Christian Helmer

PEYRADE

(un espion)

François Piolino

CORENTIN

(un espion)

Rodolphe Briand

CONTENSON

(un espion)

Laurent Alvaro



Radiodiffusion le mercredi 31 mai 2017 à 20h dans l'émission « Le concert du soir », sur France Musique

LIRE aussi notre [BIO express de Luca Francesconi...](#)

Luca Francesconi (né en 1956). Le compositeur libre. C'est en écoutant Richter lors d'un récital à Milan que le jeune Luca se prend de passion pour la musique ; il fera comme le pianiste. Formé au Conservatoire milanais (classe de composition de Azio Corghi), Francesconi conserve une liberté et un appétit intact en admirant après Richter, Pollini qui joue comme s'il improvisait, et Berio dont Laborintus le marque profondément. Ainsi ni post Nono, ni post Sciarrino, Francesconi sera d'abord lui-même. Auprès de Berio dont il est l'assistant au moment de la création de La Vera storia à La Scala, Francesconi apprend un métier, une discipline. Proche de Donatoni, pourtant moins connu, le jeune compositeur s'affirme avec sa première partition d'ampleur en 1982, Passacaglia pour grand orchestre. Son projet est de rétablir le lien entre intellect et corps, pensée et sensualité. L'homme aime transmettre, cultiver le temps long avec peu de personne pour approfondir toute relation ; il prend très au sérieux son activité de professeur. Comme directeur de la Biennale de Venise (pendant quatre années : 2008-2011) il s'inscrit dans un terreau d'initiatives qui repensent le geste créateur hors de toutes contraintes et de tout compromis.



VIDEO, entretien avec Luca Francesconi, à l'occasion du Festival Présences 2016 : Oggi l'Italia! Focus sur les compositeurs italiens / à 9'52 : le compositeur précise son écriture et sa pensée musicale où pèsent les notions de séductions et de mélodie... : « je compose en ligne »...

LIRE AUSSI notre critique complète de TROMPE-LA-MORT de LUCA FRANCESCONI, présenté en création mondiale à l'Opéra de Paris, jusqu'au 5 avril 2017

Compte-rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, samedi 18 mars 2017. Francesconi : Trompe-la-Mort, création : Cassiers / Mälkki. BALZAC SUR LES RAILS LYRIQUES. Répondant à la commande de l'Opéra national de Paris, Luca Francesconi signe un nouvel opéra d'une cohérence indiscutable qui confronté à sa source balzacienne, relève les défis de la mise en forme et de la transposition des sujets et thématiques littéraires pourtant si délicats. Le passage du roman à l'opéra est d'autant mieux réalisé que le compositeur milanais né en 1956, écrit aussi le livret de son drame lyrique : il en découle, grâce à la fusion paroles et musique, conçue d'une seule main, dans la succession des épisodes, un rythme fluide, hautement contrasté, des situations qui dessinent les profils psychologiques et cisèlent leurs intentions souterraines.



**VIVALDI à TOURCOING et PARIS
: JC Malgoire dirige
l'Orlando Furioso**

TOURCOING, ALT. Vivaldi : Orlando Furioso, 31 mars – 19 avril 2017. Dans le nord puis à Paris, **Jean-Claude Magloire** ressuscite la fièvre fantastique du théâtre inspiré de L'Arioste. Au chapitre Vivaldi, l'histoire musicale et critique s'intéresse désormais à son oeuvre lyrique.



L'auteur des Quatre Saisons savait aussi colorer et exprimer à l'opéra, et son orchestre comme sa conception théâtrale affirme un tempérament unique à son époque, une manière de résistance, face au début du XVIII^e à l'essor de l'école napolitaine. Or Venise ayant créé au XVII^e, l'opéra public et payant (1637), malgré l'excellence de son déploiement avec Monteverdi, Caldara, Legrenzi, Cavalli, Cesti et au XVIII^e, Vivaldi, n'a pas su se maintenir. **L'Orlando Furioso créé en 1727**, serait ainsi l'un des derniers ouvrages manifestement vénitien, le plus abouti, le plus emblématique.



OPERA CHEVALERESQUE ET MAGIQUE. Créé à l'automne 1727 au Théâtre Sant'Angelo à Venise, Orlando furioso cultive un bel canto expressif où règne l'esthétique des voix aigus : Orlando / Roland éprouvé sur l'île de la magicienne Alcina, est chanté par une femme, tandis que Bradamante, la fiancée de Roland, déguisé en homme, est donc chanté par un... homme. Sur le chemin de L'Arioste et de son labyrinthe amoureux, Vivaldi compose une série d'épisodes de plus en plus possédés, éruptifs, hallucinés : l'amour est une folie, et le désir, une houle acide, amère qui foudroie tous ceux qui le portent malgré eux. Avant Shakespeare, **L'Arioste (magnifique portrait par Titien)** dépeint les tourments et les vertiges de l'âme humaine. Ici, les fureurs de Roland sont l'emblème de ce théâtre en déraison et en délire. Certes il est bien question de chevaliers et de paladins en armure, mais leur véritable

adversaire n'est pas l'ennemi sur le champs de bataille, c'est plutôt l'amour vengeur et cruel dont la barbarie épuise les forces de l'esprit.



Ainsi cet échiquier sentimental où dans le territoire de la magicienne Alcina, errent les chevaliers Orlando et Medoro : le premier aime la princesse Angelica qui aime de son côté le dit Medoro. Découvrant la passion secrète unissant Medoro et Angelica, Orlando succombe à la jalouse haine, en proie au délire le plus violent. En parallèle, la magicienne Alcina envoûte Ruggiero, qui oublie auprès d'elle

sa bien aimée, Bradamante. Jusqu'au dénouement, l'opéra de Vivaldi brosse le portrait de personnages solitaires, démunis, en souffrance (Orlando, Ruggiero, Bradamante), ou agressés, éprouvés par un sort contraire (Angelica et Medoro). Même celle qui semble tirer les ficelles, n'éblouit guère par son bonheur : Alcina est une souveraine esseulée qui obtient tout par manigances et magie. La sincérité n'habite pas ses lieux. Orlando / Roland est un mélancolique dépressif, chevalier fou, chevalier errant... Il y a quelques années dans une distribution où a brillé le mezzo voire l'alto ample et noir de Marie-Nicole Lemieux, le chef Christophe Spinozi et son ensemble Matheus se sont imposé sur de nombreuses scènes du monde avec

l'opéra vivaldien. Aujourd'hui, c'est un père fondateur du mouvement baroqueux qui reprend le flambeau, avec une énergie intacte, communicative. Dans le théâtre fantastique,



merveilleux, inspiré par la poésie de L'Arioste, adviennent des figures en perdition, toujours en quête d'une improbable rémission. Opéra psychologique que vraiment dramatique et spectaculaire. Production événement. (Illustration : portrait de L'Arioste par Titien / Tiziano)

ORLANDO FURIOSO d'Antonio Vivaldi

Malgoire / Schiaretti

ven 31 mars 2017 à 19h30

dim 2 avril 2017 à 15h30

mar 4 avril 2017 à 19h30

[Tourcoing, Théâtre municipal R. Devos](#)

Informations
Réservations

Puis, à PARIS, TCE

Théâtre des Champs-Élysées

Mercredi 19 avril 2017, 19h30

version de concert

RESERVEZ VOTRE PLACE

http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/16_17/spect1617/orlando.html

Orlando furioso

Antonio Vivaldi (1678-1741) Livret de Grazio Bracciolini d'après L'Arioste

Direction musicale: Jean Claude Malgoire

Mise en scène: Christian Schiaretti

Orlando: Amaya Dominguez

Angelica: Samantha Louis-Jean

Alcina: Clémence Tilquin

Bradamante: Yann Rolland

Medoro: Victor Jimenez Diaz

Ruggiero: Jean Michel Fumas

Astolfo: Nicolas Rivenq

Ensemble vocal de l'Atelier Lyrique de Tourcoing

La Grande Écurie et la Chambre du Roy